

da

DOSSIER

La crise, les architectes
et la théorie

PARCOURS

Dubus

RÉALISATIONS

E. et L. Beaudouin

Pranlas-Descours

Amiot-Lombard

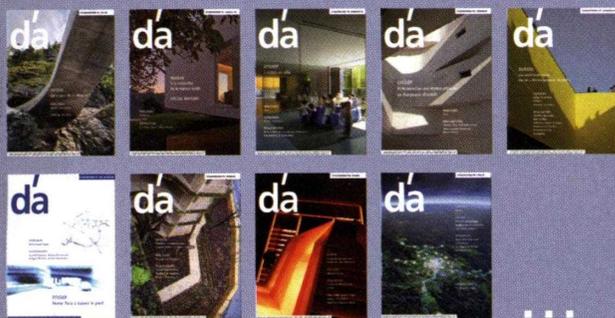
Ceccarini

Menu et Saison

M 01339 - 182 - F: 9,50 €



BULLETIN D'ABONNEMENT



JE VOUS REMERCIE DE ME FAIRE PARVENIR « d'a » AUX CONDITIONS
D'ABONNEMENT CI-DESSOUS (TARIF 2009)

PRIX UNITAIRE : 9,50 EUROS

- 1 AN (9 NUMÉROS) : 82 EUROS TTC
- 1 AN (9 NUMÉROS) TARIF ÉTUDIANTS : 60 EUROS TTC
(JOINDRE CARTE)
- 1 AN (9 NUMÉROS) DOM-TOM / ÉTRANGER : 102 EUROS

COMPLÉTEZ ET RENVOYEZ CE BULLETIN ACCOMPAGNÉ DE
VOTRE RÈGLEMENT À L'ORDRE DE SEA - SERVICE ABONNEMENTS,
1, PLACE BOIELDIEU - 75002 PARIS

Tél. : 01 48 24 08 97 - FAX : 01 42 47 00 76

SOCIÉTÉ :

NOM :

PRÉNOM :

VOUS ÊTES :

- ARCHITECTE SALARIÉ (ENTREPRISE)
- ARCHITECTE SALARIÉ (INSTITUTION)
- ARCHITECTE LIBÉRAL
- ARCHITECTE D'INTÉRIEUR / DESIGNER
- BUREAU D'ÉTUDES / INGÉNIEURIE
- URBANISTE
- ENSEIGNANT
- MAÎTRISE D'OUVRAGE
- AUTRE

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

TÉLÉPHONE FAX

E-MAIL

DA 182



SOMMAIRE N° 182

MAGAZINE

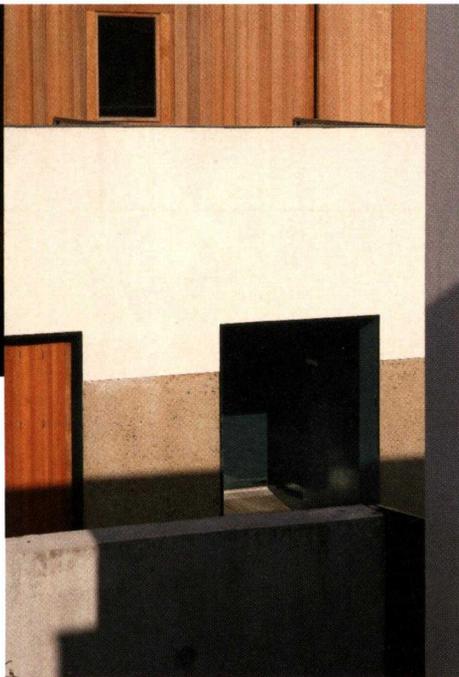
- > PARCOURS
7 Philippe Dubus, l'innovation discrète
- > PHOTOGRAPHES
14 Minot-Gormezano, la phénoménologie existentielle
- > HOMMAGE
16 Georges Adilon (1928-2009)
- > EXPOSITIONS
18 Ugo La Pietra, une anthropologie radicale
20 Chaumont-sur-Loire, rêve d'une nouvelle vie de château...
- > LE DEHORS DE L'ARCHITECTURE
23 Rencontre avec Marie-Hélène Contal à propos de l'exposition
« Habiter écologique » et du Global Award
- > CONCOURS
28 Rue de la Loi/loi de la rue, cinq projets pour les bureaux
de la Commission européenne à Bruxelles
- > DESIGN
34 20 chaises !

DOSSIER

- > LA CRISE, LES ARCHITECTES ET LA THÉORIE
40 Histoires de crises



En couverture et ci-dessus : la tour de l'hôtel Mandarin Oriental à Pékin, en feu, R. Koolhaas arch. © Reuters, David Gray.
< Les toilettes du campus de Newburn, Alabama, réalisées en plaques d'immatriculation, Rural Studio arch. © Jana Revedin.
> Logements en cœur d'îlot à Montreuil, J.-P. Pranas-Descours arch. © EC.



ÉDITORIAL

BARIL DE POUDRE

L'actualité nous offre parfois des images saisissantes qui, sans que les faits qu'elles illustrent soient pour autant déterminants au regard de l'Histoire, ont le pouvoir de résumer le passage d'une période à une autre, comme si la complexité et l'enchevêtrement des événements pouvaient se cristalliser en un seul instant décisif. Ainsi le feu d'artifice du dernier nouvel an chinois, qui a réduit en cendres la tour de l'hôtel Mandarin Oriental à Pékin, restera-t-il sans doute dans nos mémoires comme la ridicule tragédie marquant le basculement de l'euphorie des profits virtuels dans l'affliction de la crise. Dernier bras de l'étonnante tour pliée conçue par Rem Koolhaas pour la télévision d'État chinoise, le bâtiment s'était érigé en icône de l'hypercroissance avant même son achèvement. Il trône désormais en dérisoire cénotaphe d'une décennie passée où, de Dubaï à Moscou et du Mipim à la Biennale de Venise, une certaine architecture spectaculaire s'affichait avec une insolente arrogance. Tâchons cependant de ne pas sombrer dans un excès de moralisme, car entre insouciance et cynisme, cette période aura également su nous émerveiller. Peut-être la regarderons-nous bientôt comme nous regardons aujourd'hui les « années folles » lorsque, après 1929, la Grande Dépression a enjolivé leur débauche d'extravagance et de réelle inventivité d'un voile de nostalgie.

Dans son édition de mai, *d'architectures* s'est demandé dans quelle mesure les crises, qu'elles soient d'origine financière, énergétique ou environnementale, peuvent influencer le comportement des architectes et modifier le cours de leur réflexions théoriques. Les historiens que nous avons interrogés nous rappellent que ces périodes suscitent souvent un retour aux fondamentaux, à l'Histoire ou à des préoccupations plus sociales. Mais ils relèvent également qu'aux premiers signes de relance les architectes semblent frappés d'une soudaine amnésie. À la crise suivante, l'augmentation du prix du baril de pétrole semble ainsi étrangement liée à celle de la taille du baril de la poudre réinventée. ■

Emmanuel Caille

MAI 2009

- 42 « Dépression des années trente : une période d'accumulation intellectuelle »,
entretien avec Jean-Louis Cohen
- 45 Les Trente Glorieuses : tout va bien mais rien ne va plus ?
Entretien avec Dominique Rouillard
- 48 Désolé, plus d'essence ! L'innovation architecturale en réponse à la crise pétrolière
de 1973, entretien avec Mirko Zardini
- 51 Mettre en valeur des territoires pour en finir avec l'extension des villes,
entretien avec Sébastien Marot

RÉALISATIONS

- 56 > Emmanuelle et Laurent Beaudouin : l'Ipefam à Metz
- 60 > Jean-Pierre Pranas-Descours : logements en cœur d'îlot, Montreuil-sous-Bois
- 66 > Rachel Amiot et Vincent Lombard : réfectoire scolaire, Paris XI^e
- 70 > Patrice Ceccarini : une maison à Nanterre
- 73 > Isabelle Menu et Luc Saison : le Riad, une maison à Roubaix

GUIDE

- 79 Zumthor reçoit le Pritzker.
- Expositions : Lausanne, « Wide European Landscapes ». Musée d'Orsay,
« Voir l'Italie et mourir ». Cité de l'architecture et du patrimoine,
« Habiter écologique » et « Le Grand Pari de l'agglomération parisienne »
- 83 Concours, produits utiles
- 86 Agenda

> AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO
« d'architectures » n° 183 de juin-juillet 2009

Nous suivrons le Parcours de Carin Smuts

Dossiers : Spécial maisons et Architectures en Wallonie

« Mettre en valeur des territoires pour en finir avec l'extension des villes »

En quelques années, la prise de conscience collective de menaces écologiques à l'échelle planétaire a infléchi les discours et les mentalités. Dans quelle mesure la crise environnementale profonde que nous sommes en train de traverser renouvelle-t-elle les représentations que nous nous faisons du rapport de l'architecture à son environnement ? Sébastien Marot, qui enseigne l'histoire des théories urbaines et du paysage à l'école d'architecture de Marne-la-Vallée et à l'École polytechnique fédérale de Zurich, nous fournit ici quelques-unes de ses pistes.

DA : QUELLE PLACE ATTRIBUEZ-VOUS À LA CRISE ENVIRONNEMENTALE ACTUELLE ?

Sébastien Marot : J'appartiens à une génération qui est entrée au lycée dans un climat marqué par la crise du pétrole et par le premier rapport du Club de Rome. Je me sens donc, depuis toujours, plutôt concerné par les problèmes d'épuisement ou de saturation. Mais ces questions sont peu à peu venues au premier plan depuis que je m'intéresse à l'architecture de paysage, naturellement remuée en profondeur par la montée en régime des préoccupations environnementales. Les architectes ne peuvent plus se contenter d'accueillir ces questions en les laissant au vestibule de leur pratique (en se conformant aux normes HQE, etc.). Ils doivent les faire pénétrer au cœur de leur sanctuaire. Ces questions passionnantes, de durabilité, de résilience, touchent aux notions fondamentales autour desquelles leur discipline s'est constituée, et ils disposent d'une extraordinaire *jurisprudence* pour les aborder.

DA : IL SUFFIRAIT, SELON VOUS, D'ALLER CHERCHER CETTE JURISPRUDENCE DANS L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE ELLE-MÊME ?

SM : Pas seulement, il faut l'élargir à d'autres disciplines. Je me suis plongé ces dernières années dans les ouvrages qui revisitent, à partir des controverses environnementales actuelles, l'histoire humaine de la planète, par exemple dans ceux de Jared Diamond¹. Ils montrent que l'environnement est presque toujours une *construction*, et que jamais la nature n'est intacte. Lisez par exemple *1491*, la récente synthèse de Charles C. Mann sur l'état du continent américain juste avant l'arrivée de Christophe Colomb. L'auteur explique que le territoire « sauvage » qui fut alors conquis par les Européens n'était bien souvent que la ruine de paysages que les Amérindiens avaient aménagés, cultivés et entretenus. Et ce qui semble valoir pour l'Amérique précolombienne vaut évidemment *a fortiori* pour nos territoires qui n'ont cessé d'être construits et reconstruits. C'est l'état avancé de cette situation planétaire, où la plupart des paysages peuvent être lus comme des palimpsestes ou des hypertextes, que je désigne par la notion de *condition suburbaine*.

DA : DANS QUELLE MESURE CETTE CONDITION SUBURBAINE À L'ÉCHELLE PLANÉTAIRE BOUSCULE-T-ELLE LES CADRES HABITUELS DE L'ARCHITECTURE ?

SM : D'abord, elle incite à considérer l'architecture et l'urbanisme comme des activités de *superposition* plutôt que d'*extension*, puisque tous les territoires, y compris ceux de la campagne, ont déjà été projetés et chargés d'intentions. Et puis, elle nous pousse à chercher les raisons de l'architecture dans un cadre de référence plus large que celui de la ville.

Dans les années soixante et soixante-dix, Aldo Rossi, Robert Venturi, Colin Rowe, tous les théoriciens postmodernes, se sont rejoints



Entretien avec Sébastien Marot

sur l'idée que la ville incarnait le milieu dans lequel l'architecture pouvait se régénérer et trouver son sens. Mais rapidement ce cadre n'a plus suffi. Il s'est élargi à des territoires encore plus vastes, qui impliquaient d'autres syntaxes et d'autres économies : paysage, milieu, environnement. Les réflexions sur le développement durable accélèrent aujourd'hui ce décentrement.

DA : COMMENT L'ARCHITECTURE PEUT-ELLE SE SAISIR DE CES QUESTIONS ? ET LESQUELLES ?

SM : Nous sommes dans une sorte d'arrondissement, confrontés à trop de questions en même temps, formulées depuis trop de foyers différents, même si les architectes et la société ont aujourd'hui tendance à se focaliser sur celle du réchauffement climatique. Évidemment, on pourrait en déduire qu'il faut désormais *tout* changer ! Mais



La proposition de Rem Koolhaas/OMA pour les Halles de Paris lors de la consultation de 2003 consistait à investir la coupe pour relier et donner à lire les différentes couches programmatiques.



> John Sternfeld,
Mac Lean, Virginie, décembre 1978.
American Prospects, 1984.
Où regarder quand la maison brûle ?

où trouver
des références
durables si ce n'est
dans la discipline
qui a fait
de la *durée*
son sujet même ?

avons-nous réellement les moyens, notamment intellectuels, d'entreprendre ce chantier total et de nous assurer que la dépense écologique requise ne serait pas supérieure aux économies de fonctionnement escomptées ? Une autre attitude consiste à interroger ce qui, de fait, a perduré.

Dans les écoles d'architecture, les enjeux du développement durable sont essentiellement formulés dans le champ de la construction et abordés avant tout dans les projets comme relevant de la performance technique. Pourquoi ? Pourquoi les champs de l'Histoire et de la théorie sont-ils encore si peu sollicités ? On ne se projette que dans le futur, mais où trouver la jurisprudence, où trouver des références durables, si ce n'est dans la discipline qui a fait de la durée son sujet même ?

DA : LA RÉFLEXION SUR LE DÉVELOPPEMENT DURABLE POURRAIT DONC INFLÉCHIR LA FAÇON DE FAIRE L'HISTOIRE DES VILLES OU DE L'ARCHITECTURE ?

SM : Oui, il me semble. Puisque l'architecture ne peut plus se penser à l'intérieur du seul cadre de la ville, il faut que son histoire s'élargisse à celle des milieux : l'agriculture, les sociétés, les climats...

Comment, dans le sillage de l'école des Annales, de Fernand Braudel, de la géographie rurale et urbaine, fabriquer avec tout cela un enseignement d'histoire de l'environnement construit capable de stimuler l'imagination et la responsabilité des architectes ?

DA : QUELLE POURRAIT ÊTRE LA TENEUR DE CETTE HISTOIRE DES MILIEUX ?

SM : Prenez l'exemple de Chicago². Cette mégapole a modifié le paysage du Midwest en captant des ressources sur une très grande échelle : déforestations, pompage des réseaux d'eau, remplacement des plantations autochtones par le blé. Pour se remplir et se constituer, la ville a puisé dans un territoire beaucoup plus vaste. Et dans le même temps, son extension s'est accompagnée de l'aménagement de ce territoire en une sorte de nature de synthèse, censée racheter, pour les urbains, les séquelles de sa dénaturation. Cet exemple montre non seulement que les choses se tiennent mais que la densité d'une ville est toute relative. On ne peut plus réfléchir en isolant la ville et sans comprendre ce mouvement de vases communicants !

DA : COMMENT CETTE LECTURE PEUT-ELLE GUIDER OU ENRICHIR LES PROJETS ?

SM : Ménager le territoire suppose peut-être que cette dynamique des milieux soit rendue perceptible et compréhensible. Il existe une tradition de réflexion à ce propos qui mérite d'être revisitée et amplifiée : celle de Patrick Geddes, Lewis Mumford ou Gyorgy Kepes, qui envisageaient l'urbanisme, l'architecture et le paysage comme des « arts de l'environnement »...

Kevin Lynch aussi se préoccupait de l'*intelligibilité* des villes et des territoires, des moyens de renforcer les images du temps, de la durée,

des cycles et des transformations que véhiculent nos environnements. Il allait jusqu'à définir nos disciplines comme des instances majeures d'un art du temps et du recyclage. Pour tous ces auteurs, les artistes et les architectes avaient un rôle fort à jouer dans l'exposition de ces processus : cycles de l'eau, des déchets, de l'économie...

Cette intelligibilité est décisive pour l'attention ou l'amour que nous portons à nos milieux. Lorsque l'eau que nous buvons n'a rien à voir avec celle qui coule sous nos yeux, comment nous représenter les conséquences de nos actes ? Si nous avons, parfois, cessé d'apprécier les paysages, c'est sans doute parce qu'ils ne nous racontaient plus rien. Rendre une certaine intelligibilité aux milieux, c'est peut-être s'efforcer, autant que possible, de raccourcir ces chaînes là où elles ont été inutilement distendues. Ce qui milite pour une certaine relocalisation ou reterritorialisation du projet.

DA : NE CRAIGNEZ-VOUS PAS QUE CETTE IDÉE DE RELOCALISATION DU PROJET SOIT COMPRISE PAR CERTAINS COMME UNE UTOPIE RÉGRESSIVE ?

SM : Je n'ai pas le sentiment d'être particulièrement nostalgique mais d'un autre côté, je trouve un peu ridicule l'hystérie avec laquelle le milieu de l'architecture jette l'anathème sur tout ce qui pourrait être suspect de nostalgie. Comme si cette « radicalité » affichée valait diplôme. Comme si la nostalgie, maîtrisée, n'était pas une grande force d'imagination, de création et de renouvellement. Comme si la Renaissance ou les Arts and Crafts n'avaient pas été, entre autres, d'intenses moments de sublimation nostalgique. Ce qui m'inquiète un peu dans ce refoulement, dans ce déni systématique, c'est qu'il abandonne cette « valeur » à des enseignes – je pense au « nouvel urbanisme » – qui se contentent d'en encaisser les bénéfices en reconduisant des images ou des formules. L'histoire n'est pas un réservoir de modèles ou de recettes, mais elle permet d'accompagner les démarches de superposition ou d'épaississement en réponse aux défis de notre condition suburbaine. Il y a quelques années, j'avais résumé ce point de vue³ en écrivant que notre siècle n'était plus à l'extension des villes (problème majeur de l'urbanisme) mais à l'approfondissement des territoires...

DA : QUELS SONT LES PROJETS QUI OPÈRENT, SELON VOUS, CET APPROFONDISSEMENT ?

SM : Je discerne ce réflexe dans deux poétiques contemporaines majeures, qui font en gros l'inverse l'une de l'autre mais qui ont en

commun de remettre en question les routines de l'urbanisme de composition. La démarche de la première consiste à inventer le site à partir du programme. L'architecture métropolitaine de Rem Koolhaas est depuis trente ans à l'avant-garde de ce *sururbanisme* dont *Delirious New York* a été le manifeste. N'oublions pas que ce livre, conçu pendant le premier choc pétrolier, présente le manhattanisme et sa « technologie du fantasme » comme une stratégie de réponse à la « pénurie de réalité ».

L'autre démarche s'ingénie au contraire à inventer le programme à partir du site, à épaissir le déjà-là et à investir les strates accumulées en faisant circuler entre elles des ascenseurs virtuels. Je trouve ce *suburbanisme* particulièrement saillant dans les projets de certains paysagistes comme Georges Descombes, Michel Corajoud ou Alexandre Chemetoff, qui réfléchissent à partir de vastes territoires.

DA : CES DEUX APPROCHES SEMBLENT DIAMÉTRALEMENT OPPOSÉES. COMMENT POUVEZ-VOUS VOUS INTÉRESSER AUX DEUX EN MÊME TEMPS ?

SM : Un paysage est toujours une superposition de temps et de programmes. Je suis attiré par les projets qui disent quelque chose de cela : qu'il s'agisse des épaisseurs programmatiques de la proposition d'OMA pour les Halles ou des traces industrialo-portuaires

activées par Chemetoff pour réinventer l'île de Nantes. Je ne me sens pas tenu d'opposer absolument les uns aux autres. Je ne crois pas non plus que, philosophiquement, il nous faille absolument opposer et choisir entre le principe d'« espérance » d'Ernst Bloch⁴ et celui de « responsabilité » d'Hans Jonas⁵. Ce que j'espère, c'est que se multiplient les occasions où ces deux approches, et les autres, pourront se confronter ou se combiner à propos de territoires qui permettront enfin de poser les questions environnementales à l'échelle à laquelle elles méritent d'être abordées.

De ce point de vue, la récente consultation sur le Grand Paris marque sans doute un tournant qui devrait changer la donne. ■

Notes

1. Jared Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés*, Gallimard, 2000. *Effondrement*, Gallimard, 2006.

2. William Cronon, *Nature's Metropolis*, Paperback, 1992.

3. Sébastien Marot, *Sub-Urbanism and the Art of Memory*, Architectural Association Publications, 2003.

4. Ernst Bloch, *Le Principe Espérance* (1918), Gallimard, 1991.

5. À la fin des années 1970, Hans Jonas renversait le principe d'espérance d'Ernst Bloch en lui substituant celui de responsabilité : il s'agissait selon lui désormais de ménager la richesse d'un monde réel plutôt que de faire l'éloge de l'utopie et de considérer la sauvegarde comme plus urgente que la nouveauté.

Hans Jonas, *Le Principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique* (1979), Champs Flammarion, 1998.

John Sternfeld, « Après une crue », Ranch Mirage, Californie, juillet 1979. *American Prospects*, 1984.

Sternfeld photographie essentiellement des quartiers suburbains, à la chambre grand format. Il se sert de la largeur du cadre et de la profondeur de champ pour interroger les rapports entre les constructions et le grand paysage américain.

